

Nouméa, Aéroport La Tontouta, vingt-deux décembre, cinq heures dix

L'avion venait de se poser. L'aube inondait de ses jeunes rayons les hublots tout humides, les valises engourdies, l'escabeau grinçant qu'on installait à la porte de l'Airbus. Les passagers commencèrent lentement d'en descendre, étourdis par le sommeil fragile que la nuit de voyage leur avait accordé. Les yeux constataient qu'on était le matin mais le corps ressassait sa lassitude comme après une longue journée de labeur. On avait l'esprit si assoupi que la fatigue n'était même plus une souffrance mais une plongée moite dans l'inconscience.

Au tréfonds de leur abrutissement, une vague surprise saisissait les passagers lorsqu'ils apercevaient le nourrisson dormant à poings fermés : pas un pleur ne lui avait échappé de toute la nuit, seuls quelques babilllements et gazouillis très vite calmés par ses parents, au point que peu de voyageurs auraient soupçonné la présence d'un bébé dans l'avion.

Le nourrisson, les yeux clos sur son mystérieux paradis intérieur, sentit la fraîcheur du petit matin piquer ses joues. Il assura son assise dans le sac-kangourou, entrouvrit les paupières pour vérifier ce que son odorat et son inconscient lui disaient – à savoir que c'était son père qui le portait. Il aperçut la peau de l'homme, plus sombre que celle de sa mère, et ses cheveux noirs, et pensa que c'était bien lui. Il eut tout de même un léger doute, car un autre homme que son père, à la voix semblable, grave et tendre, s'était aussi occupé de lui depuis quelques jours.

Le petit Clèves écarta donc un peu les narines pour analyser plus précisément le parfum de l'homme qui le portait. Probablement son père, bien que les odeurs se soient compliquées des effluves variées des autres voyageurs. Clèves se décida à esquisser un gazouillis pour que l'homme qui le serrait contre son cœur tournât son visage vers lui et qu'il pût l'identifier sans hésitation. Son stratagème fonctionna